

Je suis Belge, et alors ?

Michelle Chanonat

Number 155 (2), 2015

Québec – Wallonie-Bruxelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77897ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chanonat, M. (2015). Je suis Belge, et alors ? *Jeu*, (155), 20–25.

Je suis Belge, **ET ALORS ?**

Un recensement effectué par le journal *La Presse* en janvier 2015 stipulait que moins de 5 % des rôles, au théâtre et à la télévision, sont tenus par des acteurs appartenant aux minorités visibles. Les ressortissants belges, comédiens de la minorité invisible, se heurteraient-ils aux mêmes difficultés que les « visibles » ? Comment être artiste et Belge au Québec ? Sept comédiens et comédiennes racontent leurs défis d'intégration. Portrait de groupe.

Michelle Chanonat

Depuis 1996, environ 200 Belges s'installent au Canada chaque année, dont plus de 75 % au Québec. Selon André Vermeire, auteur de l'ouvrage *L'Immigration des Belges au Québec* (Éditions du Septentrion, 2001), celle-ci est plutôt discrète, les Belges ayant le talent et la délicatesse de se fondre dans le paysage. Ils n'éprouvent nullement le besoin de se regrouper au sein d'associations ni de souligner leur fête nationale.

André-Marie Coudou, Bruno Piccolo et Roxanne de Bruyn vivaient et travaillaient à Bruxelles, dans des compagnies de théâtre, de marionnettes et de cirque. Ils avaient une famille d'artistes et le fameux « statut » qui donne droit à des indemnités de chômage permettant de survivre entre deux contrats. Et puis, un jour, après un séjour, un stage ou une tournée au Québec, ils ont décidé de partir, de quitter leur pays pour un autre, qui n'est pas un pays mais l'hiver. Aurélie Spooen et Geoffrey Gaquère sont venus au Québec pour étudier à l'École nationale de théâtre, Tatiana Zinga Botao, au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, et Jessica Abdelmoumene, à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM. Tous ont fait le grand saut sur un coup de cœur, de foudre ou de tête. L'envie de vivre ailleurs, de développer une carrière, de se donner un nouvel élan. « Immigrer, c'est naître une deuxième fois, dit André-Marie Coudou, à cette différence près qu'on est seul pour le faire. »

Jessica Abdelmoumene en performance pour l'événement *Si c'était ma rue*, place Shamrock, en face du marché Jean-Talon, en octobre 2014. © Gopesa Paquette



Selon André Vermeirre, [...] les Belges ayant le talent et la délicatesse de se fondre dans le paysage, [ils] n'éprouvent nullement le besoin de se regrouper au sein d'associations ni de souligner leur fête nationale.

« Le coup de foudre de ma vie !
Le soir, en allumant la télé, j'ai vu qu'il y avait des Noirs
qui jouaient dans les publicités, aussi, naïve,
je me suis inscrite [au Conservatoire]. »

– Tatiana Zinga Botao

Tatiana Zinga Botao avec Rose-Anne Déry
dans *Mademoiselle Molière* d'Hubert Fielden
(la Dérive, 2015), présentée à la salle
Fred-Barry. © Eva-Maude T-Champoux



UN POSSIBLE AILLEURS

Aurélié Spooren est arrivée à Montréal en 2000, tout juste âgée de 17 ans: « J'avais envie de partir à l'aventure. J'ai passé les auditions de l'École nationale, et j'ai été reçue du premier coup. Je n'avais pas prévu de vivre ici, je pensais repartir après mes études. » C'est cette même école qui séduit Geoffrey Gaquère, alors étudiant au Conservatoire royal de Bruxelles, en 1995, quand il assiste à une représentation d'un spectacle des finissants, mis en scène par Wajdi Mouawad: « Totalement renversé par cette proposition, je me suis dit: c'est ce théâtre que je veux faire, c'est ainsi que je veux jouer. » Il vient donc passer les auditions: « J'ai été pris et je suis resté. J'ai passé quatre ans à l'École, j'ai travaillé avec des metteurs en scène, mais je savais que l'accent allait me freiner. J'avais envie de faire de la mise en scène, aussi j'ai commencé plus tôt que prévu ! »

Née à Kinshasa, **Tatiana Zinga Botao** a grandi à Bruxelles. Titulaire d'une maîtrise en journalisme, elle postule pour un stage à l'étranger, arrive à Montréal en février: « Il y avait de la boue partout et je ne connaissais personne », raconte-t-elle. Pour les besoins d'un article, elle découvre le Conservatoire: « Le coup de foudre de ma vie ! Le soir, en allumant la télé, j'ai vu qu'il y avait des Noirs qui jouaient dans les publicités, aussi, naïve, je me suis inscrite. » Elle a fini ses études en 2014.

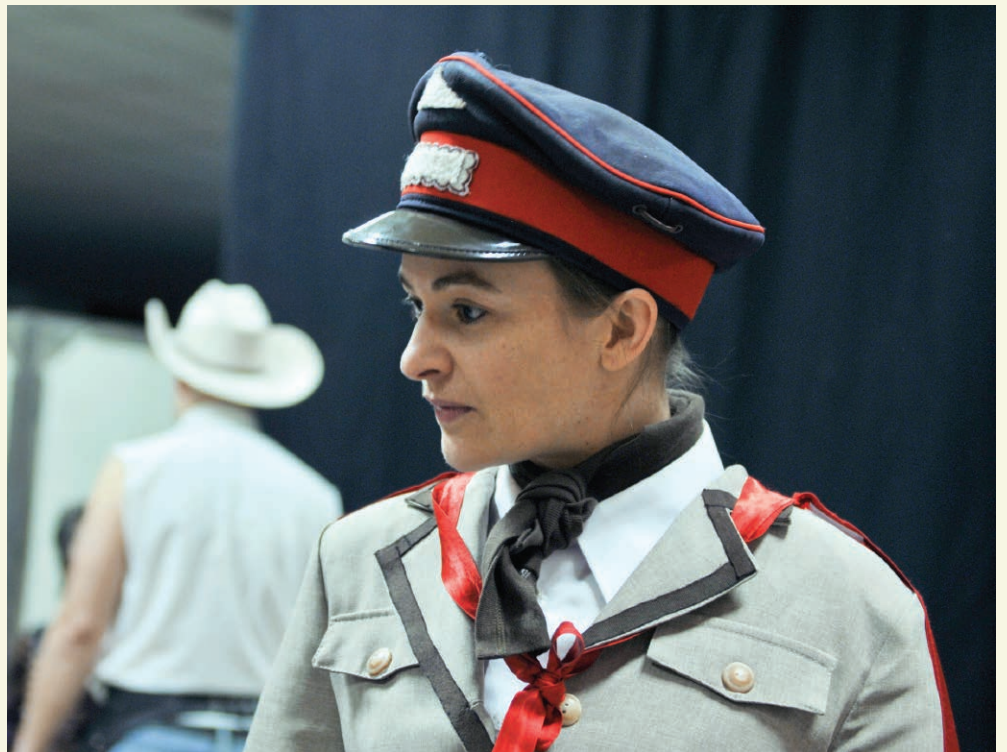
Jessica Abdelmoumene est arrivée au théâtre par la psychologie. Titulaire d'une maîtrise obtenue à Bruxelles, elle y donne également des ateliers de théâtre pour enfants. Après un stage de trois mois à Québec, elle vient s'installer à Montréal en 2000: «C'est intéressant de vivre dans un autre pays que le sien, de sortir de sa zone de confort, de ce qu'on connaît, de prendre du recul par rapport à soi-même, parce qu'on est pris dans quelque chose qui nous dépasse et on ne voit plus rien. J'ai eu un coup de cœur, j'ai rencontré des gens – ce sont les gens qui font la différence: on s'installe quand on se sent bien. Il y a quelque chose de possible ailleurs qui ne l'est pas forcément chez soi. Au Québec, j'ai découvert que je pouvais poursuivre des études de théâtre. Je ne l'aurais pas fait en Belgique.» Jessica termine sa maîtrise à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM.

LE FRANÇAIS DE SERVICE

Immigrer, c'est s'adapter. « Dans ce métier, dit Aurélie Spooren, l'accent est un frein. Même si je peux avoir un accent québécois soutenu, je suis cataloguée comme “la Française de service”. Je fais un peu de doublage, mais pas assez pour payer le loyer. » « J'auditionne souvent pour jouer des étrangères, mais au moins, j'auditionne! dit Tatiana. Mes amies, comédiennes en Belgique, doivent s'exiler en France pour espérer passer une audition. Ici, le milieu est petit, et les gens de la profession se respectent. Il y a une industrie du cinéma très développée, sans parler des séries pour la télévision. Il y a des agences de castings, des agents d'artistes... Je ne parle pas de théâtre parce que je trouve que c'est très difficile d'y accéder, comme en Belgique. Il faut avoir des contacts, connaître des metteurs en scène... Quand on vient de l'étranger, c'est compliqué. Et puis, malheureusement, je ne m'y sens pas représentée. Le théâtre, c'est là où l'imaginaire prend place, aussi on ne devrait pas se heurter à des notions de couleur, d'âge, ni même de sexe! »

J'ai eu un coup de cœur, j'ai rencontré des gens – ce sont les gens qui font la différence: on s'installe quand on se sent bien.

– Jessica Abdelmoumene



Roxanne de Bruyn (Greta) dans le spectacle *Clown* (École de Clown et Comédie Francine Côté, 2012). © Serge Morneau

Après des études au Conservatoire de Bruxelles, **Roxanne de Bruyn** est professeur de théâtre à l'École de cirque de Bruxelles. Arrivée au Québec en 2004, elle vitote grâce à de petits contrats, donnant un spectacle chez des particuliers, faisant des interventions avec la compagnie Farine Orpheline: «Je n'ai jamais vraiment travaillé, sauf quelques contrats de figuration et un peu de télévision. Je n'obtiens pas de rôle à cause de mon accent, on me prend pour une Française, et quand on cherche des Français pour un doublage, on me dit que j'ai l'accent belge. C'est la même chose au théâtre.»

«Je n'obtiens pas de rôle à cause de mon accent, on me prend pour une Française, et quand on cherche des Français pour un doublage, on me dit que j'ai l'accent belge.»

– Roxanne de Bruyn

Bruno Piccolo, comédien également passé par le Conservatoire de Bruxelles, s'en tire mieux, travaillant régulièrement avec le Théâtre Tout à Trac d'Hugo Bélanger, avec la compagnie Advienne que pourra de Frédéric Bélanger, et quelques autres : « Je ne passe pas pour un Québécois, je ne pourrais pas jouer du Michel Tremblay, ou alors ça prendrait un travail particulier, mais je joue dans des pièces classiques d'Alexandre Dumas, de Carlo Goldoni. Sinon, je tiens le rôle du « Français de service » ! Dans une équipe qui joue en français normatif, je n'ai pas de problèmes avec mon accent ; au contraire, c'est plutôt un avantage. » À cela, il convient d'ajouter un bémol : « Comme le théâtre ne nourrit pas son homme, reprend Piccolo, j'ai été tailleur de pierre en aménagement paysager pendant huit ans. Le théâtre en hiver et la pierre en été ! »

« Je ne suis pas particulièrement enchanté de vivre au Québec, je préférerais être plus au sud. Mais la société québécoise me semble malgré tout plus civique que celle d'où je viens, où les rapports sont arrogants, pour ne pas dire agressifs. Ici, il y a quelque chose de plus doux, de plus facile à vivre. »

– Bruno Piccolo

« Immigré, c'est naître une deuxième fois, à cette différence près qu'on est seul pour le faire. »

– André-Marie Coudou

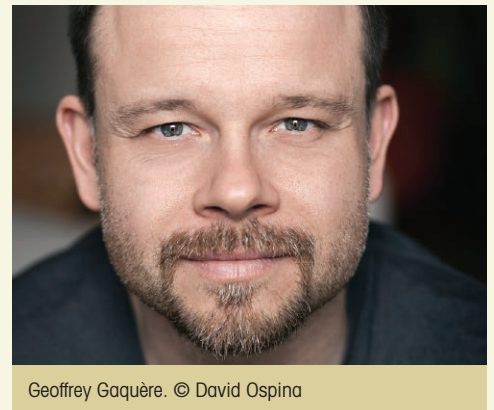


André-Marie Coudou. © André Nadeau

CRÉER SON EMPLOI

Formé en jeu au Conservatoire royal de Mons, **André-Marie Coudou** a débarqué à Montréal en 2002, en plein hiver et plein de rêves : « J'étais venu une première fois en 2000, invité par le Festival TransAmériques pour une lecture, et je suis tombé amoureux de Montréal. Je travaillais en Belgique avec une compagnie de théâtre pour le jeune public, mais je souhaitais diversifier mon parcours. » Constatant rapidement qu'il ne pourrait pas vivre de son métier de comédien, il se tourne vers la mise en scène, et fonde sa compagnie, le Théâtre l'Instant, en 2005. En 10 ans, il a monté une quinzaine de pièces, sans aucune subvention, parmi lesquelles *Emma* de Dominique Bréda, créée au Théâtre Prospero en 2010, et reprise en tournée dans les maisons de la culture de l'île de Montréal, ou encore *La Fête à Jean*, de Pier-Luc Lasalle, présentée au Théâtre Denise-Pelletier en 2013. Loin de se décourager, André-Marie persiste et signe :

« J'ai organisé un stage à Montréal avec un metteur en scène belge, Frédéric Dussenne, et une résidence d'écriture en Belgique pour deux auteurs québécois, Annick Lefebvre et Olivier Sylvestre, qui va déboucher sur une production. Oui, je continue de rêver ! » Enseignant en théâtre au Centre Art neuf, à Montréal, depuis quatre ans, André-Marie Coudou est également gérant d'un restaurant : « Cela me donne une sécurité et finance en grande partie mes projets de théâtre. »

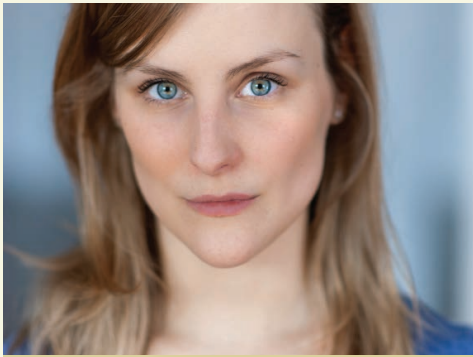


Geoffrey Gaquère. © David Ospina

« Je sens que je fais partie d'une société à laquelle je participe. Mais il reste un gros travail à faire pour montrer à quel point elle est multiculturelle. »

– Geoffrey Gaquère

Directeur de l'Espace Libre depuis 2014, **Geoffrey Gaquère** s'est intégré à la société québécoise par le biais de la création théâtrale, « professionnellement et en tant que citoyen, précise-t-il. Je sens que je fais partie d'une société à laquelle je participe. Mais il reste un gros travail à faire pour montrer à quel point elle est multiculturelle. J'ai créé ma compagnie, le Théâtre Debout, pour pouvoir travailler, pour traiter de sujets dont j'avais envie de parler, et ne pas attendre qu'on me donne le droit de monter sur la patinoire. Je fais comme tout le monde : j'essaie d'avancer et je travaille à côté pour gagner ma vie ! »



Aurélie Spooren. © Paul-Antoine Taillefer

RÉINVENTER LE THÉÂTRE

Aurélie Spooren s'est tournée vers l'enseignement du théâtre quand les contrats ont commencé à s'espacer: «Au Québec, les artistes peuvent cumuler plusieurs emplois, à la télévision, à la radio... Il faut dire que peu d'acteurs vivent du théâtre ! En Europe, il me semble que c'est plus cloisonné. Je pense que, vu les conditions économiques, nous n'avons pas le choix d'envisager le théâtre autrement. Il faut repenser le financement, repenser les lieux, créer des partenariats, aller chercher des publics différents. Il va falloir s'accrocher, se rassembler.»

«Au Québec, les artistes peuvent cumuler plusieurs emplois, à la télévision, à la radio... Il faut dire que peu d'acteurs vivent du théâtre! En Europe, il me semble que c'est plus cloisonné.»

– Aurélie Spooren

Roxanne de Bruyn l'a bien compris, elle qui propose du théâtre à domicile, chez des particuliers ou dans d'autres lieux non conventionnels. Elle commence l'aventure par hasard, avec un monologue de Sarah Kane, *4.48 Psychose*, dont elle ne pouvait obtenir les droits pour le présenter dans un théâtre. Elle choisit donc de le donner en privé: «Je n'avais pas pensé poursuivre cette démarche longtemps, mais des gens me rappellent, me demandent de jouer chez eux. Ainsi, je découvre que je peux faire plusieurs choses en parallèle, qui s'adressent à des publics différents. En 2008, j'ai suivi une formation à l'École de Clown et Comédie de Francine Côté. Ce travail m'a permis de redécouvrir le clown, que j'avais travaillé en Europe. Un spectacle a suivi, avec huit clowns, où je faisais un numéro en duo. Maintenant, j'écris sur la prison. Un clown gardienne de prison... avec l'accent belge.» «Je fais comme les artistes du monde entier, dit Tatiana, j'écris, je crée mon propre emploi. Les coupures de subvention aux compagnies, à la culture, il y en a aussi en Belgique. L'austérité est partout. Mais, sans pouvoir me l'expliquer, je me sens plus chez moi ici qu'après une vingtaine d'années à Bruxelles.»

«L'HIVER EST TROP LONG ET LE VIN TROP CHER...»

...mais pour le climat, après 10 ans, je commence à m'habituer! lance Bruno Piccolo en rigolant. Je ne suis pas particulièrement enchanté de vivre au Québec, je préférerais être plus au sud. Mais la société québécoise me semble malgré tout plus civique que celle d'où je viens, où les rapports sont arrogants, pour ne pas dire agressifs. Ici, il y a quelque chose de plus doux, de plus facile à vivre. Je n'ai pas de plan de carrière ni de stratégie; j'espère continuer à travailler et réaliser quelques projets personnels, dont un spectacle sur des textes de Pierre Desproges. J'aime écrire, c'est peut-être l'étape suivante...»

À l'unanimité, aucun de ses «immigrés de luxe, c'est-à-dire par choix», comme le dit Geoffrey Gaquère, ne retournerait en Belgique. «Je veux partager ce que j'ai et recevoir ce qu'on me donne, dit Jessica, ainsi, je me constitue un bagage vraiment riche.» «Étranger en terre étrangère, l'important n'est pas l'endroit où je vis, mais les projets que j'ai, complète Roxanne. Et qu'ils se mélangent avec d'autres.» «Être Belge au Québec, c'est faire partie d'une minorité, dit Jessica, mais l'avantage, c'est que j'ai rencontré des amis parce que je suis Belge.» Et André-Marie s'interroge: «Je me demande si on reste Belge... mais on n'est pas Québécois non plus. Immigrer change notre regard sur le monde, sur les problèmes d'identité, la notion de patrie.»

Si les poncifs ont la vie dure, c'est peut-être qu'ils sont vrais: la qualité de la vie, l'effervescence culturelle, la facilité d'entreprendre, la liberté d'être et les grands espaces sont encore et toujours parmi les principaux attraits de notre belle province! ●